

Etat des épiceries à l'Isle de France en 1754

Un document des Archives Nationales. A.N. Col C/4/8, carton 85/2, n°7.

Extrait du Mémoire sur l'Etablissement et le Commerce à l'Isle de France par M. de Boisneuf.

Ce rapport quoique daté de 1754 est un peu plus ancien et reflète la situation au moment où Poivre entreprend la mission que lui a confiée la Compagnie des Indes.

Epiceries.

Il n'y a dans l'île que deux sortes de plantes dont le fruit soit compris sous le terme générique d'Epiceries, ce sont le cannelier et le poivrier.

Le cannelier est un arbre de la hauteur et de la forme du cerisier, c'est l'écorce de cet arbre que l'on dépouille et qui étant séchée se vend sous le nom de cannelle. La meilleure cannelle vient de l'île de Ceylan ; le peu qui s'en recueille aux Isles de France et de Bourbon lui est de beaucoup inférieur ; je ne sais si cette différence provient de la nature de l'arbre ou de la façon d'en recueillir l'écorce, mais j'ai entendu dire qu'à Ceylan, on lève dans une certaine saison la première écorce et que c'est la seconde et la troisième qui font la bonne cannelle. Dans nos îles au contraire, c'est la grosse écorce que l'on recueille pour la vendre en cannelle, et ce qui me porterait à croire que cette cause est celle de la différence dont j'ai parlé, c'est que la cannelle de Ceylan a l'écorce extrêmement mince, au lieu que celle des îles est beaucoup plus épaisse. On pourrait faire à cet égard une épreuve peu coûteuse et d'autant plus utile, que la culture du cannelier ne demande presque aucun soin et qu'elle serait d'un bon produit pour la colonie par les enlèvements que la Compagnie serait dans le cas d'en faire pour son commerce d'Europe.

Le Poivrier est une espèce de lierre qui s'attache à certains arbres au pied desquels on le plante et qui monte jusqu'au haut. Il y en a eu dans l'île qui y sont venus d'une prodigieuse grandeur et parfaitement beaux, mais ils n'ont point donné de fruit. On présume que c'est faute de les avoir su cultiver et tailler pour les arrêter à une hauteur convenable. Si l'on voulait en procurer la multiplication, il faudrait faire venir de la côte Malabar des gens au fait de cette culture, ce qui ne serait pas difficile au moyen de l'établissement de la Compagnie à Mahé. Et si cette culture réussissait, elle serait encore plus intéressante que celle de la cannelle, parce que la consommation en est plus considérable.

Indépendamment de ces deux espèces d'épiceries, il y en a d'autres telles que le girofle, la muscade dont on pourrait faire des épreuves d'autant plus utiles que la vente en est extrêmement lucrative en Europe. La grande difficulté serait d'avoir des plants et on n'y parviendra jamais qu'à force d'argent à cause des risques que courraient ceux qui entreprendraient d'en enlever aux Hollandais, seuls possesseurs de ce commerce.

Cette nation est si jalouse de se le conserver à l'exclusion de tous les autres Européens qu'elle a établi la peine de mort contre quiconque serait surpris enlevant de ses établissements le moindre plant de girofle ou de muscadier, et cette peine s'exécute avec la plus grande rigueur.

J'ai vu en Chine un matelot français nommé Rousseau qui avait été pris par les Anglais dans la dernière guerre et laissé à Batavia où il s'était engagé au service des Hollandais. Ce matelot s'était offert de tenter les moyens d'enlever des plants de girofle et de muscadier des lieux où ils croissent et qu'il connaissait pour y avoir navigué pendant la guerre. Son projet était de s'embarquer de nouveau comme matelot au service des Hollandais, de faire en sorte d'être employé dans les vaisseaux qui vont aux îles Moluques et, quand il y aurait été, de s'emparer avec le secours de ses camarades d'une chaloupe dans laquelle il aurait emporté quelques-uns de ces plants pour se retirer à Pondichéry.

L'exécution de ce projet paraissait chimérique, cependant comme M. David à qui il s'était adressé lui avait promis une fortune assurée en cas de succès, cet homme s'embarqua à Canton il y a deux ans sur un bâtiment portugais pour passer à Batavia ; mais ce bâtiment s'étant perdu et ce matelot

ayant eu le bonheur de se sauver, je l'ai revu à la Chine à mon dernier voyage et il a demandé à repasser à l'Isle de France où je l'ai laissé.

J'ignore s'il est toujours dans le dessein de suivre son entreprise, mais je doute qu'il y put réussir, d'autant qu'il manque de secret, m'ayant lui-même fait part de son projet et à d'autres personnes.

L'importance de l'objet ferait désirer qu'il se trouvât d'autres particuliers assez hardis et assez entendus pour exécuter un semblable projet, ou qu'on put trouver d'autres moyens de parvenir au même but.

----- Fin de l'extrait -----